

Tout Paris s'entretient en ce moment de *Rienzi*. Wagner, en effet, a toujours eu le privilège, inconnu aux hommes médiocres, de passionner l'opinion, de soulever l'enthousiasme et de déchaîner la violence.

Nous publions aujourd'hui un magnifique médaillon de l'auteur du *Tannhauser* [*Tannhäuser*] – hommage d'un prince du roi divin à un prince du génie. Le prince de Sayn-Wittgenstein, en taillant dans le marbre les traits d'un grand homme, aura peut-être gagné l'immortalité que ne lui auraient pas values cinquante années de *principiculat*.

Pour accompagner ce portrait nous empruntons encore quelques renseignements puisés aux meilleures sources à une intéressante brochure sur Richard Wagner dont nous avons déjà donné un extrait.

Cette brochure, qui nous recommandons aux lecteurs de la *Chronique*, paraîtra jeudi chez Dentu. Ecrite avec une complète sincérité, ne taisant rien des faiblesses de l'homme devant l'admiration qu'inspire le grand artiste, elle obtiendra, nous n'en doutons pas, un très vif succès.

Edmond Vieillot.

Wagner resta à Paris un an encore environ après le *Tannhauser* [*Tannhäuser*]. Avec ses goûts dispendieux, son amour des belles choses, il s'était fait une légion de créanciers. La générosité d'un éditeur l'aida encore à sortir de ce mauvais pas. Flaxand avait acheté et payé la partition du *Tannhauser* [*Tannhäuser*] bien avant la représentation. Après le désastre, il vint trouver Wagner et lui offrit spontanément une somme considérable, en s'excusant de ne pouvoir faire davantage.

Le décret de proscription venait d'être révoqué. Wagner retourna à Zurich, d'où le jeune roi Louis II, de Bavière, le fit venir à Munich. La façon dont il fut amené près du roi a je ne sais quoi du despotisme fantaisiste des cours d'Orient. « Je veux voir Wagner, » dit le roi Louis un matin en s'éveillant, et un aide camp reçut l'ordre de trouver et d'amener Wagner au monarque.

On disait le maître à Vienne.

Pendant trois jours et trois nuits l'aide de camp parcourut Vienne dans tous les sens, fouilla la ville dans tous les coins et recoins, alla des bouges aux palais et des palais aux bouges. Pas de Wagner!

Quand il revint sans Wagner, le roi fronça son royal sourcil. « Wagner ou votre démission! » Et sans souffler, sans se reposer, sans embrasser sa famille, l'aide de camp, marchant toujours devant lui comme un personnage des légendes allemandes, dut s'élancer dans sa chaise de poste et courir après l'auteur du *Tannhauser* [*Tannhäuser*] qu'il finit par dénicher à Zurich.

Wagner devint vite l'ami de son jeune souverain, qui donna à son musicien favori le luxe nécessaire à son tempérament.

A Vienne, Wagner fut l'objet, en plein théâtre, d'une ovation sans exemple qui le vengeait bien au-delà des insultes des beaux messieurs de Paris.

Quand il entra dans la salle, à une représentation de *Lohengrin*, les spectateurs se levèrent et, pendant dix longues minutes, acclamèrent le maestro. Debout, dans sa loge, Wagner pleurait à chaudes larmes, ému jusqu'à défaillir de cet accueil triomphal, qui était une éclatante protestation contre l'injustice de la France.

A son voyage en Russie, Wagner reçut de la princesse Hélène le contrat de propriété d'une charmante maison; partout on s'efforçait de donner au grand homme, en parques d'honneurs, la compensation des violences dont il avait été l'objet parmi nous.

Depuis son départ de Paris, Wagner fit jouer *les Niebelungen* [*Der Ring des Nibelungen*], *Tristan et Iseult* [*Tristan und Isolde*] et enfin *les Maîtres chanteurs* [*Die Meistersinger von Nürnberg*].

Nous avons esquissé à grands traits la vie du musicien. Il nous reste à donner quelques détails sur l'homme.

Il suffit de regarder Wagner pour deviner une individualité exceptionnelle. Le front est large et magnifiquement développé, le regard est fin et pénétrant, la bouche est sarcastique; – l'ensemble exprime un mélange de finesse et de bonté.

Profondément spiritualiste dans son œuvre, l'auteur du *Tannhauser* [*Tannhäuser*] est matérialiste dans sa vie. Généreux jusqu'à la prodigalité, il aime les beaux meubles et les appartements somptueux, la bonne chère, le champagne et les vins du Rhin pétillant dans le cristal, la nappe éclatante de blancheur sur laquelle ruisselle la lumière des bougies.

En quittant l'avenue Matignon où il habitait à son arrivée à Paris, il se fit meubler, rue Newton, un hôtel charmant qu'il fut forcé bientôt d'abandonner pour un appartement relativement plus modeste, rue d'Aumale.

Balzac travaillait dans une robe de moine. Wagner a une passion pour les robes de chambre en velours violet ou bleu de roi, que relèvent de grosses torsades d'or.

Wagner ne travaille guère que le matin; il fume d'abord deux ou trois pipes dans un magnifique calumet turc, et se met à écrire, comme Chérubini [Cherubini], debout sur un pupitre à hauteur d'appui. Chose étrange! il ne trace absolument pas une note sur le papier sans avoir tout le morceau dans sa tête. Le chef-d'œuvre sort tout armé du cerveau de ce Jupiter créateur, et telle est sa fermeté de conception, qu'il ne fait pas une rature ne cent pages, malgré la complexité des éléments dont se compose son œuvre, malgré la variété des motifs et la richesse de l'orchestration. Ce n'est plus un compositeur, c'est un copiste merveilleux, – un copiste qui ne se trompe jamais.

Wagner est un des plus éloquents causeurs qui existent; sa conversation roule des idées et des paradoxes comme certains fleuves roulent de l'or. Entre amis, quand le milieu est sympathique et favorable, il monte parfois à de très grandes hauteurs; il préfère même les sujets les plus abstraits et les plus élevés, et souvent se perd dans les spéculations nuageuses familières aux philosophes allemands.

Depuis Goethe, jamais de génie ne fut plus égoïste que Wagner, – pas même Victor Hugo. Il ya chez lui un certain développement du sentiment de la personnalité, une profonde conscience de son génie, une irrésistible propension à tout sacrifier à ses idées. C'est le *moi* haïssable de Pascal dans toute sa naïve effronterie. Ses amis ne sont pour lui que des instruments: il les emploie avec le même sans gêne qu'il emploie les instruments d'un orchestre, pour seconder et accompagner son œuvre. Nul n'a rencontré plus de dévouements, plus de fanatismes, plus de séides enthousiastes et prêts à mourir pour lui. Nul n'a moins reconnu et moins apprécié le dévouement. Cela lui est dû, pense-t-il probablement. Wagner eut-il tous les torts envers Meyerbeer, qui du moins le sauva des âpretés de la misère parisienne en lui faisant donner la place de maître de chapelle à la cour de Dresde, et qu'il a éreinté à outrance dans *le Roman et le Théâtre* [Oper und Drama]? nous l'ignorons; mais nous pourrions, hélas! citer vingt exemples qui dénotent une incroyable sécheresse de cœur.

Gounod avait pour Wagner une respectueuse déférence et devant lui gardait l'attitude d'un enfant devant son père, d'un disciple devant son maître. – Wagner a écrit sur l'auteur de *Faust* un article où la grossièreté dans la forme est au niveau de l'injustice dans les jugements...

LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE, 8 avril 1869, p. 2.

| | |
|-----------------------|-------------------------------|
| Journal Title: | LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE |
| Journal Subtitle: | |
| Day of Week: | Thursday |
| Calendar Date: | 8 APRIL 1869 |
| Printed Date Correct: | Yes |
| Volume Number: | 49 |
| Year: | Deuxième année |
| Series: | None |
| Issue: | Jeudi 8 avril 1869 |
| Livraison: | None |
| Pagination: | 2 |
| Title of Article: | RICHARD WAGNER |
| Subtitle of Article: | |
| Signature: | Edmond Viellot (introduction) |
| Pseudonym: | |
| Author: | |
| Layout: | Internal text |
| Cross-reference: | None |